

À perte de vue

« Quand dans l'amour, je demande un regard, ce qu'il y a de foncièrement insatisfaisant et de toujours manqué, c'est que jamais tu ne me regardes là d'où je te vois. »

Lacan

*L*a perte du regard de l'autre nous interroge sur son importance structurale pour le sujet. Winnicott et Lacan ont déjà largement contribué à nos réflexions sur cette question. Il est intéressant d'y revenir pour ses implications cliniques, en fonction des dynamiques et configurations psychiques des personnes qui optent pour le divan ou le face-à-face. Le dispositif du divan introduit, verrons-nous, la schize de l'œil et du regard.



Comme une lettre à la poste ?

Au début de ma pratique, une analysante souvent délirante, très perturbée, qui vivait seule, sans contact humain, la plupart du temps, errait fréquemment à travers la ville, couchait à l'instar des clochards, dans les parcs municipaux. Son regard était masqué par des lunettes fumées et ses cheveux constituaient un paravent efficace derrière lequel elle se réfugiait. Rapidement mon regard devint aussi *de trop*, c'est du moins ce que j'en

déduisis alors. Elle élut, tour à tour, de s'asseoir derrière une colonne et dans divers coins de mon bureau de manière que nous ne puissions nous voir, mais sans pour autant s'étendre sur le divan. La position verticale assise restait essentielle à sa parole. Durant quelques épisodes délirants, un œil (l'œil de Dieu, plus tard, mon œil) la suivait lorsqu'elle approchait de mon territoire.

Vint une séance où elle me tend une lettre ; elle insiste lourdement pour que je la lise *devant* elle. Je résiste d'abord. Hésite. Pense par-devers moi à une scène primitive à laquelle je lui donnerais accès dans la répétition traumatique d'un événement de son passé dont j'ignorais la teneur. Elle menace alors de me quitter si je refuse d'obtempérer. Je perçois qu'il ne s'agit pas d'un simple chantage ou ultimatum, mais d'un *incontournable* moment auquel je dois me plier en *aveugle*, ignorante de son sens et de son impact, dans la crainte d'une bourde monumentale, d'une collusion dans un agir.

Connaissant son passé psychiatrique et les impasses de ses thérapies antérieures, je n'arrivais pas à saisir si j'allais à mon tour perpétuer son itinéraire clinique ou permettre un tournant majeur pour elle.

Mue par un mouvement intérieur et une force de conviction qui allaient à l'encontre de ma raison et de mon savoir psychanalytique conscient, je me résolus, non sans inquiétude et angoisse, à entreprendre la lecture de cette missive.

On oublie souvent que nos lettres sont le fruit de l'éloignement et qu'une de leurs fonctions consiste justement à provoquer un rapprochement imaginaire ou réel. La présence anticipée de l'autre à soi s'étaye sur notre absence physique. Qu'on l'examine du point de vue de l'émetteur ou du destinataire, le lien imaginaire de l'écrit se fonde sur une absence inversée : celle de l'adresse et celle de l'auteur. Plus précisément, la mise en échec et entre parenthèses de la vue, permet au regard intérieur de se déployer avec d'autant plus d'aisance qu'il ne rencontre pas, ne se bute pas ponctuellement à celui de l'autre. Libre de l'autre, il cesse de s'y référer, sauf sur le mode projectif. Toute lettre se pro-jette dans un mouvement

anticipateur du regard de l'autre qui la structure. Les deux regards de l'émetteur et du destinataire éventuel, imaginaire, ne se croisent et ne se rencontrent que de manière virtuelle. Cet espace transitionnel de l'illusion entretient la croyance en la maîtrise de la signification. La lettre chercherait à abolir de l'étranger, de la différence pour tendre vers la réinstauration de l'autre en position duelle, spéculaire.

Revenons à la scène avec cette femme à l'instant du renversement de la situation où elle exigeait de *m'avoir à l'œil*, de pouvoir me scruter sans vergogne, avec mon approbation sinon ma complicité. L'après-coup rapidement dévoila l'importance pour elle que je ne craigne plus son regard *fixé* sur moi, que je ne m'esquive point.

Le contenu sémantique du texte présentait comme la réalité une fantaisie dans laquelle elle m'aurait surpris, ou plutôt devinée, me livrant à une activité masturbatoire entre deux rendez-vous avec des femmes. Le contenu libidinal de la trame fantasmatique suscita mon malaise. Je lui avais permis, au second degré, d'assister à la répétition d'une scène d'onanisme, me suis-je dit. Je m'étais laissé piéger, pensai-je avec consternation. Il ne s'agissait pas d'une scène primitive classique hétérosexuelle, mais n'était-ce pas pire encore ? Avais-je favorisé, facilité la mise en acte d'un voyeurisme pervers, l'analyste occupant la position de l'exhibitionniste ?

Acceptant enfin d'associer autour de ce « texte lu » et « regardé être lu », l'analysante se souvint d'une anecdote de sa mère : « Après ta naissance, j'ai commencé à te nourrir au sein. Ton regard qui ne scillait pas me fixait si intensément que je cessai abruptement de t'allaiter. »

Ma construction allait dans le sens de l'insoutenable d'une jouissance qui s'ignorait, mise à jour par ce regard « aveugle » d'un nourrisson auquel sa mère prête une perspicacité, un savoir qui la trouble, la précipite dans la fuite pour rompre violemment un lien vital reposant sur un corps à corps insoutenable pour une des partenaires. La distance brusque et impersonnelle introduite dans ce couple illustre comment à l'origine — il s'agit ici d'une origine mythique — il n'y a point de césure entre la vue et

le regard pour l'enfant, mais comment aussi le regard de la mère sur l'enfant *contient* le regard de l'enfant sur celle-ci.

Ultérieurement, cette analysante ne put rien voir des autres et d'elle-même.

De manière spectaculaire, dans les semaines qui suivent la séance de lecture, elle abandonne ses lunettes opaques, dégage son visage de sa crinière. Elle en vint même dans son travail, à pouvoir se faire voir en public.

Cette lettre *entre* elle et moi réinscrit dans l'ordre symbolique par un déplacement et une transposition une scène imaginaire d'onanisme maternel, de par son « aveu » dans la méconnaissance. Cependant, la dimension imaginaire de la projection sur l'analyste ne put jamais être assumée. L'élément de réalité de la scène originaire se retrouve, insiste, fait retour dans la conviction du fondement réel de son fantasme d'onanisme au sujet de son analyste.

Que penser du statut de la matérialité de la lettre qu'il ne faut point confondre avec l'effraction traumatique du réel lors de l'allaitement initial interrompu ?



La lettre volée

Dans le séminaire de Lacan sur « La lettre volée » d'Edgar Allan Poe, la lettre dont tous les participants ignorent le contenu, la lettre « patente », non perçue par l'œil des intéressés, permet la circulation des signifiants ; elle dévoile trois regards en fonction des positions respectives de chacun des protagonistes soit :

- un regard aveugle qui ne voit rien, incarné par celui du roi ;
- un regard clairvoyant qui remarque que l'autre ne voit rien : celui de la reine et du ministre, mais dans un leurre, écrit Lacan « d'en voir couvert ce qu'il cache » ;
- un regard perspicace qui repère que ce qui est caché s'offre à la vue : celui

de Dupin et du ministre.

Et Lacan de commenter : « Ce qui est caché n'est jamais que ce qui manque à sa place... on ne peut dire *à la lettre* ce qui manque à sa place que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique³. »

Posons, de manière critique, que le regard conscient introspectif s'avère un regard aveugle, en ce que le regard réfléchit l'œil intérieur. De manière tautologique, il ne voit que ce qu'il veut ou peut voir dans une réduplication narcissique de soi. Le second regard objectifie, dans la distance, autrui. Il fonde la clinique psychologique et psychiatrique. Il s'appuie sur le regard scrutateur de l'observation. Son illusion : le repérage de la poutre dans l'œil de l'autre non seulement ne permet pas de la découvrir chez soi, mais le postulat qui préside à cette approche clinique exclut que lui-même soit affligé d'un handicap similaire. Il occupe la place de celui qui sait, soit celle du maître.

Le troisième regard contourne les pièges de l'herméneutique classique et de la métaphore archéologique freudienne. Il renonce à sa quête du double sens, ou sens caché *derrière* le contenu manifeste. Hérésie ! Plutôt stratégie de lecture par laquelle le regard voit *dans* le manifeste ce qui insiste : objet (fantasmatique) déplacé, insolite. C'est bien ce que nous permet la lecture et de la fin de l'« Esquisse » sur le *proton pseudos* et l'article sur le refoulement. L'incongruité du lapsus, du symptôme émane d'une lettre, d'un signifiant déplacé. Ici l'œil s'absente, c'est-à-dire ne s'accroche plus à une succession d'objets spéculaires. Le regard distrait erre pour ne s'arrêter que sur l'insolite. Il dépayse, désoriente, contraint à une modification du paysage familial.



De la quête du visible à son deuil

Le voir trompeur du petit garçon l'amène à conclure de son observation de la petite fille qui ne possède pas son appendice qu'elle n'a rien à la place où lui affiche quelque chose. Puisqu'il ne voit rien, il n'y a rien, conclut-il.

Disons qu'il s'agit d'un prototype de fausse reconnaissance. L'observation, Foucault le souligne, occupe historiquement une place privilégiée dans la constitution du savoir médical. Charcot donnait à voir lors de ses présentations de cas, les diverses phases des crises hystériques. Il les exhibait, les montrait, bref les mettait en représentation. Pontalis note à ce sujet : « L'observation nous enseigne qu'on peut, qu'on doit apprendre à voir. La peinture et le rêve nous enseignent l'inverse qu'il faut *désapprendre* à voir... pour que l'invisible apparaisse⁴. »

Le dispositif analytique freudien opère une rupture épistémique avec le postulat que la compréhension émane du « voir ». Le voir est épistémologiquement posé comme un paravent qui empêche, bloque l'apparition d'un regard. Il est le siège du leurre et de la méconnaissance. D'un lieu d'observation possible, le cadre analytique devient un espace de construction d'un regard nouveau sur une scène psychique à partir de ce qui ne *s'y donne pas à voir* : non plus regard posé sur ce qui se présente ou se re-présente de visible mais sur ce qui s'absente et manque, bref l'invisible. Le désinvestissement de l'œil s'effectue au profit d'un regard excentrique.

Le savoir comme *Übersehen* ou saisie globale vient empêcher, bloquer l'accès à l'*Übersehen*, cette fois comme à ce qui échappe à la compréhension.

L'éthique du psychanalyste suppose qu'il *résiste* autant à l'évidence de ce qu'il voit qu'à toute conclusion hâtive. La neutralité analytique repose ainsi sur la suspension et du regard médical et du regard masculin en tant qu'ils ne tolèrent point le flou et exigent la distanciation de l'objet. Neutralisation incessante de la fausse évidence du voir, elle exige l'attente patiente d'un regard neuf. L'analyste se doit d'être patient ! Sa contribution au processus analytique n'émane que d'une approche perspectiviste — en rupture avec la perception-conscience — par un travail de dégagement d'un point de vue autre, sur une scène où l'acteur principal, le moi de l'analysant, fige sa subjectivité dans une posture qui entrave le renouvellement de sa mise en scène fantasmatique et l'émergence de ses désirs inconscients. Le rêve permet au rêveur cette libre circulation de son désir déguisé dans des images, les représentations de choses diverses

qui le composent.

Pontalis retrace cette lignée du visible ; de l'œil nu au microscope, au télescope, aux rayons *X*, jusqu'à l'endoscopie qui, avec la photographie « exaltent le pouvoir de l'œil en accroissant à l'infini le territoire du visible ». Le savant, en accord avec le petit garçon, affirme que ce qu'il ne voit pas n'existe pas. Rabattement de la pulsion épistémophilique sur la pulsion scopique qui, sur un mode hégémonique, occupe l'unique voie d'accès au savoir, mais aussi au sentiment d'existence des objets. Curieux... D'autant plus curieux que Winnicott nous rappelle comment le sentiment d'exister dépend chez le nourrisson de la possibilité de *se voir* dans le visage de sa mère. Il se voit *avant* de la voir : « je suis regardé avant de voir ». Le réfléchissement de soi, ce que Lacan appellera la relation spéculaire, gage de l'unité anticipée de l'enfant, le structure comme je, tout en l'aliénant de par sa dépendance nécessaire à ce lien duel, mais surtout de par son assujettissement à une image de soi qui ne peut être que celle que l'autre lui renvoie de lui-même, sans qu'il puisse discriminer ce qui appartient à autrui en propre.

Lacan souligne comment le face-à-face en favorisant la réciprocité du regard et du regardé devient un milieu propice à l'alibi pour le sujet⁵. Dans ce contexte, parmi les fonctions psychiques du regard qui sont vécues dans l'ordre de la nécessité pour plusieurs personnes, pointons le regard de l'autre comme émanant des forces pulsionnelles, le regard structurant qui assure une unité précise à un sujet qui se vit en danger de morcellement, le regard de confirmation de son identité et de son existence, enfin le regard de séduction devant l'émerveillement maternel face à l'enfant. Même si le regard maternel s'acquitte de ces rôles fondamentaux dans la genèse du moi, ils comportent tous cependant leur revers dans la dépendance aliénante à l'autre pour la constitution du sujet qui s'y maintient inévitablement, avec plus ou moins de rigidité et d'intensité, lorsqu'il s'engage dans le champ du visuel. Plus fondamentalement, ces « regards d'appoint » confinent le sujet dans l'imaginaire à la différence du « regard distrait », « contingence symbolique... du manque constitutif de l'angoisse

de castration⁶. » Ce regard-ci, nul ne peut s'y *re-pos*er, s'y appuyer, s'y conforter. Il est de sa nature d'être fugitif et éphémère bien que mutatif.



La schize de l'œil et du regard

Le divan introduit le clivage de l'œil et du regard. Sa matérialité s'avère le support d'un espace qui divise le sujet, d'emblée blessure narcissique qui s'accroît de la perte de l'appui de la confirmation et cristallisation de son moi, grâce au regard de l'autre.

L'objet petit *a*, dans le champ du visible, c'est le regard, théorise Lacan. L'espace analytique se structure à partir de la perte de deux regards : celui de la perception/conscience tant pour l'analysant que pour l'analyste, mais aussi dans la suspension du regard théorique qui analyse et classe a priori. Dans la situation analytique le réel devient « mal venu ». L'œil s'en détourne, car jamais il n'y trouvera la raison ultime de la configuration fantasmatique de la subjectivité de chacun.

Si nous retournons à ce que le rêve nous enseigne, force est de constater qu'il donne à voir bien que le sujet ne s'y voit pas⁷. Les images du rêve font tache. L'analyste signalera ce qui fait tache dans le tableau que l'analysant lui présente.

La vision capte, captive le sujet, le prend au piège du visible. Toute l'histoire de la philosophie est marquée par la tromperie de la perception et ses conséquences sur les possibilités pour l'être humain de connaître la nature, l'*Umwelt*. Un problème similaire surgit à propos de l'*Innenwelt* ; le cadre analytique freudien émane d'un postulat épistémologique qui substitue à la perception de la réalité l'identité de perception comme assise du sentiment d'existence et fondement de la mémoire. L'œil alors devient un instrument caduc dans l'exploration des traces mnésiques.

La rupture dans le « Je me vois me voir » d'une conscience implique qu'un regard se dessaisisse de ce qu'on lui montre, pour découvrir le désir

inconscient et l'articuler au champ de l'Autre. La fonction analytique désorganise le champ de la perception/conscience par la schize qu'elle introduit entre l'œil et le regard. Sartre écrit : « En tant que je suis sous le regard, je ne vois plus l'œil qui me regarde, et si je vois l'œil, c'est alors le regard qui disparaît. »

Il ne peut y avoir coïncidence ou dialectique de l'œil et du regard, leur chiasme fonde l'écoute analytique.

Si, comme le soutient Lacan, un tableau capte mon œil grâce à un certain regard de l'autre et repose ainsi le mien, qu'en est-il de la situation analytique ? Le face-à-face devient souvent un piège à regards alors que le divan introduit une césure entre l'espace où l'on parle et l'espace où l'on regarde ; cette diversion met en échec un savoir sur l'inconscient tant pour l'analysant que pour l'analyste.

Ces considérations nous permettent de théoriser autrement l'écart ou mise à distance du tableau versus l'asymétrie des positions respectives des protagonistes de la scène. L'écart devient constitutif et inhérent à tout sujet en tant que le fantasme est « un écran qui sépare le sujet du réel » d'une part, d'autre part, la *Spaltung* ou division qui la fonde peut alors se reformuler dans cette maxime « tu ne peux me voir d'où je te regarde ».

La logique de l'œil qui fixe et scrute repose sur une logique d'objectivation et de distanciation; celle des regards qui se rencontrent, sur une logique de l'échange et même de coïncidence potentielle; celle de la schize du regard et de l'œil, de « l'attention divisée », sur une logique de la dissociation, de la division. Les deux premières ne peuvent que faire écran à l'insoutenable solitude de qui se bute à l'impossible adéquation de son être et à l'incessante rencontre manquée avec l'autre.



De l'autre côté du miroir, l'analyse

Un homme très dépressif dont le travail à l'extérieur empêchait des

rencontres nombreuses et suivies, vient tout de même me voir en face à face jusqu'à son départ définitif pour l'étranger. À la dernière séance, il s'étendit sur le divan, et de me dire : « J'ai toujours tout compris... trop vite, *I have always second guessed everyone*. On n'écoute pas l'autre ainsi. »

Sa précipitation et sa hâte compréhensive vacilla tout d'un coup dans un mouvement de dessaisissement provoqué par cette béance, cet espace vide de toute représentation que l'absence d'un regard d'appoint engendra.

Arthur Goldschmidt souligne qu'en allemand la vue et le visage sont désignés par le même terme *das Gesicht*. Le visage, le visible (le vu et le voyant) participent de la même dénomination.

Je ne la verrai plus et ne serai jamais plus vu par elle, voilà l'insupportable de la perte du premier objet d'amour, remarque Pontalis, dans le dernier chapitre de son recueil portant le même titre : « Perdre de vue », à l'occasion de la mort d'une mère. Perdre ce regard fondateur du sentiment initial de son existence, de son « aimabilité » et de son identité produit un ébranlement des assises du sujet. Dans la mesure où on émet l'hypothèse de la nostalgie de ce premier regard, si souvent saisi avec perspicacité par les peintres italiens dans leurs tableaux de la madone à l'enfant, la suspension temporaire ou définitive de ce regard participe de l'instauration d'une régression temporelle et topique qui modifie de manière significative la relation transférentielle.

La perte du regard maternel, ou plutôt maternant, nous renvoie à la difficulté de faire le deuil de l'enfant merveilleux, produit du narcissisme parental tel que Serge Leclair nous le présente.

Il y a un aveuglement structural nécessaire de l'analyste. Il ne peut savoir et n'a pas à savoir d'avance les « effets » d'une interprétation. Les yeux crevés et de l'analysant et de l'analyste (la suspension du voir), contrairement au mythe d'Œdipe, n'émanent pas d'un aveuglement sur ce qui aurait dû être su. Ils fondent la condition de possibilité de l'avènement d'un savoir ; non, il ne s'agit pas d'un savoir ni pour l'un ni pour l'autre, mais plutôt d'un désir inconscient refoulé qui provoque une relecture, une

recomposition de l'histoire du sujet qui le déporte, le décentre par rapport au regard pétrifié qu'il portait sur lui-même. Elle lui permet enfin d'abandonner la pose, celle de celui qui se « connaît lui-même ». Ce mouvement n'advient que si les deux regards justement ne se redoublent point, car alors le second entraîne la confirmation et la cristallisation narcissique du premier dans ce qui statue son moi.

L'interprétation dite en miroir, ou en reflet, comporte une dénomination des plus ambiguës. Elle a certes les apparences manifestes d'une interprétation ; pourtant c'est dans la mesure où elle opère une traversée du miroir réfléchissant de l'autre qui y entend autre chose que lorsqu'il s'écoutait parler, qu'elle peut devenir opérante. D'ailleurs, cet écho élevé au rang de procédé répétitif devient rapidement caduc et sans effet. La répétition en soi non seulement est inutile, mais souvent néfaste. Lacan souligne comment tout message inclut son adresse inversée. Au « tu es mon homme » correspond le « je suis ta femme » et vice versa. C'est, paradoxalement, lorsque le renversement pourra être repérable et repéré qu'une redite par l'analyste n'en sera point une... Le miroir réfléchissant ne permet pas de voir, il réitère le voir déjà existant, sans traversée du miroir...

La topologie analytique crée un lieu où l'illusion de la rencontre du sujet et du réel s'estompe de par la béance qu'introduit l'écart entre le « se voir se voir » et le « ne pas se voir ne pas se voir ». Le spectacle nouveau qui se donne à voir à partir de ce qui se dérobe dans ce que le sujet croit saisir de ce qu'il voit, grâce au regard en point de fuite de l'analyste, écorne la certitude du moi de maîtriser un savoir introspectif sur soi.

L'éclatement du narcissisme autosuffisant se remarque cliniquement chez les personnes qui ressentent une blessure insupportable lors de l'introduction par l'analyste d'un éclairage inédit auquel elles n'avaient pas songé. Ce n'est guère le contenu sémantique de l'interprétation qui atteint et bouleverse le narcissique, mais ce qui lui échappe de son propre discours. La déstabilisation et la rage qui s'en-suivent dévoilent une fissure dans l'autoportrait structurant nécessaire à son identité, carte de visite stéréotypée qui ne tolère aucune variation ou surprise. L'emprise de cette image spéculaire rigide entrave l'irruption de désirs inconscients à la

surface de la conscience qui les refoule et les méconnaît.

La scène primitive conjugue, selon Freud, le voir et l'entendre. Le cadre analytique dissocie l'un de l'autre. Cette déliaison introduit une brèche fondamentale grâce à laquelle le processus analytique éludera la simple répétition de scènes archaïques.

Le hors-jeu du regard favorise un hors-jeu du sexuel ; celui du débordement du pulsionnel non lié par des représentations qui provoque un traumatisme. La déssexualisation d'une libido potentiellement débridée permet un éventuel réinvestissement libidinal, cette fois dans la relation transférentielle. De spectateur exclu, mais débordé par la scène primitive, le sujet se découvre partie prenante du tableau. Autre mise en scène, Autre scène, une scène à laquelle même la scène primitive ferait écran.

Quels que soient les aménagements du cadre analytique, la question fondamentale demeure : « Celui entre les mains duquel on se remet est-il porteur d'un regard en face duquel on puisse exister⁸ ? »

Possible, nous ne pouvons effectuer le deuil d'un regard qu'à la condition d'être porteur du sourire du chat de Lewis Carroll, suspendu ainsi à tout divan d'analyste...



NOTES

1. Il est à noter que son inscription est issue d'un manque, que le réel fait retour ici à partir de ce qui achoppe de la réalité.
2. J. Lacan, « Le séminaire sur "La lettre volée" » in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 15.
3. *Ibid.* p. 25.
4. J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p.282.
5. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 79
6. *Ibid.*, p.70
7. *Ibid.*, p.72.
8. Voir Monique Schneider; « Le silence dans le regard » in *Le silence en psychanalyse*, Rivages psychanalyse, sous la direction de J.-D. Nasio, 1987, p. 246.

BIBLIOGRAPHIE

- Clément, C., « Le temps du regard : roman, regard, régression » et « La structure et le regard » in *Miroirs du sujet*, Coll. 10/18, 1975.
- Lacan, J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- Merleau-Ponty, M., *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964
- Nasio, J.-D., *Les yeux de Laure*, Aubier, Coll. La psychanalyse prise au mot, Paris, 1987.
- Rey, J.-M., *Des mots à l'œuvre, la psychanalyse prise aux mots*, Paris, Aubier Montaigne, 1979.
- Winnicott, D., « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant » in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971, p. 153-167.